Zeitschrift: Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande

Herausgeber: Glossaire des patois de la Suisse romande

Band: 14 (1915)

Heft: 1-2

Artikel: La trilogie de la vie [5ème partie]

Autor: Gauchat, L.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-241849

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA TRILOGIE DE LA VIE

(Fin.)

-₩-

Mouā, mouārta, adj.-part. et s. mort.

Les formes masculines sont identiques avec celles indiquées en tête de l'article précédent; seulement, comme nous sommes mieux documentés pour l'adjectif, nous pouvons mieux en délimiter les aires. La forme mouār se rencontre dès Corsier près Vevey, qui se rattache ainsi au Pays d'Enhaut; mouā se dit aussi à Oron et à Vaugondry (Vd); comme variante de mouå, le Voc. de M. Cornu indique muò, fém. muòrta pour Albeuve et Pont-la-Ville (F); Sassel a mò, comme le Gros-de-Vaud; mòr existe aussi à Isérables (V); la vallée d'Hérens a mô, comme tout le Bas-Valais; Lavallaz, Hér., p. 93, écrit mòo pour le subst.; l'Atlas ling. de la France, nº 883 (ils sont morts) note mor pour Evolène, ce qui est une erreur: on y dit mồch; Nendaz n'a pas non plus mon, comme le prétend M. Edmont, mais mô. Il donne môr pour Bourg-Saint-Pierre, forme que nous n'avons pas contrôlée. Pour Bernex, l'Atlas a mour, tandis que notre correspondant, qui a servi de sujet pour l'Atlas, écrit lui-même môr; cependant cet ô peut être très fermé; on trouve aussi mour dans une traduction en « patois du canton de Genève » de la Parabole de l'enfant prodigue (Corbaz, p. 170). Mó appartiendrait, d'après l'Atlas, à plusieurs localités de l'ouest du canton de Vaud. Les environs de Romont (F) ont déjà la forme gruyérienne mouå. Moūotch donné par l'Atlas pour Les Bois n'est valable que pour le féminin. Le Jura bernois distingue en partie l'adjectif (all. tot) du participe (all. gestorben); ainsi s'expliquent les formes de

l'Atlas mru (Péry) et mèri (Courrendlin), identiques avec l'infinitif mourir. Cf. sous mouri, principales formes.

Formes féminines: à mouā(r), mouå, correspond mouārta, mouårta; mouērta (Vd Vallée de Joux, Vallorbe); mouōta > mouōtcha (N Montagnes); à mò(r) correspond mòrta (voyelle gén. longue); mòr ou mour du Jura bernois, Ouest, ajoutent tch; le district de Delémont a mòrt, sauf les villages ayant une forme spéciale pour le participe (voir ci-dessus), qui est commune aux deux genres. Même mòr, mour se rencontre comme féminin, par exemple à Charmoille. Ainsi s'explique qu'une ânesse puisse dire dans une chanson populaire d'Alle in sà p mour, je ne suis pas morte (à corriger la note de M. Rossat, Arch. s. d. trad. pop. VII, p. 255). C'est l'identité de la forme des participes des verbes en -er, -ir et -re qui en est cause. L'identité habituelle des inf. et part. a occasionné les formes mru, màri mentionnées plus haut. Voir sous mourir.

Moua, mouai, adj. voy. mouert; mouert, mouerta, adj. mort, décédé (Bridel, le choix de cette forme comme type vaudois est curieux). Mouar, ta, adj. et part., avec la remarque: les deux dernières lettres du mot ne se prononcent pas (Dumur, Voc.). Mouert, ta, adj. indiqué pour Conthey par Barman (influence de Bridel?). Mouô (Michelin-Bert). Möe, trépéssai (Guélat).

- I. adj. 1. privé de vie. 2. par extens. éteint, tranquille, etc. II. comme participe passé du verbe mourir: mort. III. s. 1. qui est mort. 2. cadavre. 3. revenant. 4. Dans certains jeux de cartes: joueur fictif, voir l'article cartes.
- I. 1. Kouè mouè, corps mort, cadavre (Vd Chenit), kourmour, idem, comme composé (B Charmoille). L'an tròva moua,
 on l'a... (F Lessoc). Bestes mortes, insulte prodiguée par les luthériens aux religieuses pendant la réforme (Millioud, Anciennetés, 1901, p. 35). Pir mòr kr vi, plus mort que vif (N Noiraigue); plou mòrta kr vigva, très effrayée ou abattue (V Evo-

lène). Lé ma ka mé rédzouyo dé vera, kan sari moua, ko feréra lé bāu, c'est moi qui me réjouis de voir, quand je serai m., qui ferrera les bœufs, disait un vieux maréchal qui se croyait indispensable aux autres (Vd Blonay). T'éi moua, tu es m., dit-on par moquerie à un enfant qui pleure, parce qu'il s'est fait mal (ib.). Chu lè fos de sè dous èmie — lò galan moue yi tchouayè, sur la fosse de sa douce amie, le galant mort y tomba (Rossat, Chants patois, Arch. s. d. trad. pop. V, p. 206). I. 2. Y a mò lè jouè, il a les yeux éteints (V Vernamiège). Saizon mòrta, saison m. (Vd); in mouarta chéjon, en hiver (F Gruyère). Tôt è mò, tout est silencieux (Vd Penthalaz). On kou la mouvika mòrta, To va dromi su lo fin, une fois que la musique a cessé, tu vas dormir sur le foin (chanson de societé, Vd Ollon). Eioue morta, eau stagnante (V Nendaz); é n' fa pé s' fyé éz avous mòrto, il ne faut pas se fier aux eaux tranquilles (N Noiraigue); ov mort (B Cortébert); cf. noms de lieux. Morta ya, « vie morte », indigence, pénurie, misère (V Orsières, Barman). Fyèrè a man morta, frapper en tenant la main flasque (Vd); fire a man morta, se laisser mouvoir la main par un autre. Main morte était un terme de l'ancien droit = possession non transmise. Icelle a librement confessé d'avoir promis en main morte.... (1619, Arch. cant., Procès à Corsier). La Mainmorte, nom de lieu, à l'Est du lac des Rousses. On kou mô, « un coup mort », simple entaille faite au moyen de la hache sur l'écorce d'une pièce de bois; é noutra mārka du beu è dou kou mô, notre marque de famille pour le bois est deux coups morts (V Bagnes, Courthion). Tsèr mòrta, chair paralysée, atrophiée (Vd). Pyèra mòrta, sorte de molasse en très petits gisements dans les Préalpes (Vd Ormonts). De bou mòr, du bois sec, pourri; a esté gagé en sian (sciant) un vargne (sapin blanc) que le [bois] mort aurait fait 8 feulles (1712, Montpreveyres). La pérāi le mouá, le poirier est sec (Vd Blonay). vlaizon mòrta, haie (« cloison ») morte, par opposition à h. vive (Vd Ormonts). Comme adverbe: i fo tori ot é mo, « il faut tirer haut et mort », au jeu de boules = il faut lancer haut, de sorte que la

boule s'écarte peu de l'endroit où elle tombe (G Vernier). Cf. mort-né. II. Kan on n è mô, on n è mô, quand on est m..., encouragement à jouir de la vie (Vd). Le passage de la Parabole de l'Enfant prodigue si souvent traduite dans nos patois (voir Bibliogr. ling. I): « ton srère, que voilà, était mort, et il est revenu à la vie » permet de comparer les formes de ce participe dans les diff. dialectes. On n a bin rèzon d'onorā χlyè (ceux) kə son mouè po la patri (Vd Chenit). N'è pā mò dè la promiro, il n'est pas mort du premier mensonge, se dit souvent, cf. Cont. vaud 1882, nº 12; ib. 1887, nº 41. El é mor d'éytr afati... d'inanition (N Noiraigue). I seut cele qu'à moërte, je suis celle qui est m. (Raspieler, Pan., vers 126, éd. Rossat). I n' sà p' moūz pisko i djāz ankoro, je ne suis pas morte (dit une ânesse, voir ci-dessus, formes phonétiques) puisque je parle encore (Rossat, Chants pat. Arch. s. d. trad. pop. VII, p. 255). L'adjectif-part. mort sert à former un passé surcomposé qu'on rencontre assez fréquemment: L'è z'u mo ci pouro Djan-Daniè (Mél. Favrat, p. 239, cf. Cont. vaud, 1893, no 7), avec le sens: il y a longtemps qu'il est mort. Voir, sous mourir, les nombreuses périphrases pour exprimer: il est mort. III. 1. férè lou mo, feindre d'être mort (Vd). Lé mo na ravinyan pā, les m. ne reviennent pas (Vd Montherond). On mo lè onkora vito madzī, un m. est encore vite mangé, dit un fossoyeur qui a bu l'argent de sa fonction (Vd Savigny). Lo mô è su lo lan,... sur la planche, voir art. préc. encycl. 7. On mor, homme sans énergie (V Salvan). Prèyè pò li mò, prier... (V Praz-de-Fort). Lè klòsa dè mòr, les cloches (sonnerie) des m. (V Grône). Dra di mò, linceul (V Nendaz). Il è pru vīly pò fér on mouo, il est assez vieux pour... (N La Brévine); al è bon pè får on mor (G Bernex). On ne vè pieu gnonça lè fanne seudre lè mouo, on ne voit plus nulle part les femmes suivre les morts, prendre part à un convoi funèbre (Droz, Loc.). Vouèyir in mour, veiller un m. (B Ajoie). Le jour des morts (2 nov.) s'appelle comme en français, mais plutôt le jour de toutes âmes, la fête des âmes, les trépassés, voir âme, trépassé. III. 2. Irè na zinta mòrta, c'était une belle m. (V

Vernamiège). Iron katrou pò portå la mó, ils étaient quatre pour porter le cadavre (F Broye). La mórta irè pèzanta, la m. était pesante (ib.). III. 3. La yu on mò, il a vu un revenant (V Praz-de-Fort). Oün mòr lèð aparouk,... est apparu (V Grimentz). Avé pouira dé mòchou, avoir peur des revenants (V Evolène); loua dé m., lieu hanté (ib.); la pròsèchyon dé m., la procession des m. (ib.), voir sous procession. III. 4. Prindr la mòr pò dzòyi avouè, prendre le « mort » pour jouer avec (Vd Frenières). Le « mort », joueur fictif, dont on peut prendre les cartes pour remplacer les siennes, s'appelle aussi borgne (G), aveugle (Vd), blind (B, de l'allemand suisse blind, aveugle, voir Tappolet, Die alem. Lehnwörter, II) ou bòk, mouton (B), voir sous ces mots.

Composés: cf. raide-mort, ivre-mort, tête de mort (sous tête), morte-saison.

Comparaisons: Celles citées sous mort, s. s'emploient aussi avec l'adj. substantifié: pâle, etc. comme un mort. Il faut y ajouter: raide, froid c. un m.

Proverbes: Mouèrta la béta, mouê lou vanin, m. la bête, m. le venin (Vd Vallorbe; se dit aussi ailleurs, figure dans la chanson de l'Escalade Cé qu'è lainò, str. 54, p. 25 de l'éd. Ritter: Mourta la béque, et mourta [sic] le venin). Kan on n è mô, on n a pràu pan, quand on est m., on a assez de pain, c'est-à-dire: c'est peine perdue de tant se tracasser pour l'avenir (V Bagnes). A la Chint Alèro lè mo rakòminson lòou pin·na, à la Saint-Hilaire, les m. recommencent leurs peines (V Vernamiège). I fo avi puer di vi, le moua n volon rin fer de mo, il faut avoir peur des vivants, les morts ne feront pas de mal (F Gruyère). Lè moud ly an adi toud, pòrtan n moudjon nyon mé, les m. ont toujours tort, pourtant ils ne mordent plus personne (ib.). Bérné k'è mor, heureux qui est mort (N Val-de-Travers). Quand on est mort c'est por lontai (longtemps, Reima du corti, Matile, Mus. hist. III, 169), dicton encore en usage d'après le Pat. neuch. p. 135, n. 6; Duret, Gloss., p. 202, quand on est môr, y est per lontimp. Lè dyier ā lè fét dé moue, la guerre est la fête

des m. (B Clos du Doubs). An kontin chu lé soule d'in mour, an vè lontan détchā, en comptant sur les souliers d'un m., on va longtemps nu-pieds (ib.). È n fā dékrie ni lé mour ni sé k n son p li, il ne faut dire du mal ni des m. ni des absents (ceux qui ne sont pas là, ib.). În en an vir ā pu k'in chir mour, un âne en vie est plus qu'un riche m. (ib.). A fo lochir lé mòr an pè, il faut laisser les m. en paix (B Plagne). Le mòr a ade tòr, le m. a toujours tort (ib.). Cf. les proverbes cités sous mort, s.

Noms de lieux : La Mortigue, nom de deux torrents dans le distr. d'Echallens et le distr. de Lavaux (= morta aqua, eau à cours tranquille), La Mortaigue, Yverdon; dito Aigle, 1718 (Isabel), voir Jaccard, Essai de top., p. 297; Mortègue, Daillens; La Mortivue, Semsales, 1890, pron. pat. mortīvoue; affluent de la Broye, de même nom, torrent très intermittent, parfois à sec; Eaux-Mortes, Cartigny, 1852, 10; Les Eaux Mortes, Avully, 1849, 5; Eaumorte, hameau ainsi dénommé d'après un ruisseau, autrefois le Nant d'aigue morte ou d'Eau morte (1762-1763), aujourd'hui le Nant des Crues (pat. a édy? morta); Champ de la Morte-eau, Malleray, 1852, 3; Morteauve, Bévilard, 1891, 13; 1841, 6. La Mortaz, Granges (Payerne), 1891, 25, prés, champs, mare, signifie « flaque d'eau tranquille » (Burmeister). En fontannaz mortaz, Avenches, 1652; en morta fontanaz, Bière, 1845 (= source desséchée). Mortruz peut être rangé ici, nom d'un ruisseau à Cressier, pour lequel M. Godet, il est vrai, a proposé l'étym. Martis rivellus (Musée neuch. XX, 283, voir Jaccard, op. cit. p. 297); mais, outre que ruz représente rivus, non rivellus, il nous paraît peu probable que ce ruisseau porte le nom d'un dieu de l'antiquité. Si son cours est rapide aujourd'hui, il peut avoir été une fois à sec. En Morta Terraz, Gollion, 1891, 33, champs (peu productifs?); en Mortaterraz, Cossonay, 1493, pré; Mortaterraz, Thierrens, 1815; A Morterre (pour mor(te)terre), Diesse, en partie sur Prêles, 328; Jardins de Morterre, Prêles, 1856, 8, champs, prés, pâturages. Mortaveau, Nyon, pour Mortavaux (vallée aride?), voir Jaccard, op. cit.; Morvaux, rochers lugubres, dit Lutz,

entre la Val-Sainte et Bellegarde (F). Jaccard, qui défend l'étym. mort val, cite les anciennes graphies Morval 1134, 1146, Morvas 1146, Morvaux 1198, où on remarque l'absence d'un t, ce qui ne laisse pas de la rendre suspecte. Mor = maurus, noir? Le mot vallis apparaît aussi comme masculin. Pron. pat. mòrvô (Fankhauser). Sous le bois de Morteville, Bonfol, 1849, champs. Mont-Mort, petit sommet au S. E. de l'hospice du Grand-Saint-Bernard, 1783, 1762. Pron. pat. u mon mo. L'étym. mons mortuus ou morti(s) est douteuse, cf. le Mormont qui se rencontre à plusieurs endroits, et que M. Jaccard rattache plutôt à d'autres racines. A ses exemples il faut ajouter celui du Mormont à Courtemaîche (B). Plaine Morte ou Planmortis, Mollens, grand glacier descendant du Wildstrubel. Pron. pat. lachyèr dè plan·mourti (Mollens); èn plan·na mòrta (Lens). Ce nom paraît être d'introduction récente; auparavant on disait à Lens et on y dit encore èn ouitoun, lachyèr d'ouitoun. Dans Planmortis il faut probablement voir un planum mortivum. La légende veut que ce vaste plateau ait été jadis un des plus beaux pâturages du Valais, transformé en glacier à cause de la méchanceté des pâtres qui l'habitaient, voir Mario, Le génie des Alpes val., p. 109: Les mauvais pâtres de Ténébré. Plan-Morts, Chalais, 1904; Plamort 1880, Plan d'y morts 1850; pat. i plan di mor, forêt, broussailles, dans le Ban de Vercorin, qui, selon la tradition, aurait eu là son ancien emplacement (réminiscence de la peste de 1349?). Plan des Morts, forêt de la commune d'Hérémence; pat. u plan di mò, endroit hanté, dit-on, par la procession des morts. Morteroche, Grandval, 1851, forêt, pâturage; dito, Eschert B, 1852, bâtiment, pré.

Le sentier aux morts, pat. le sindāi éi mouå, « mauvais sentier par lequel on descendait autrefois les morts des Chevalleyres » (Odin, Gloss. de Blonay); Chemin ès Morts, 1735, sur le plan de Mollondin (Millioud); Charrière des Morts, Oron. « Afin d'éviter le passage des convois funèbres par Oronla-Ville, surtout en temps de peste, on le faisait passer par le Carroz et les Chênes; ce chemin a conservé jusqu'à nos jours

le nom de.... » (Pasche, Oron, p. 458). Le même nom se rencontre à Gruyères, La Roche, Treyvaux (Fankhauser). La Vy des Morts, Jussy, 1742, chemin au nord du village paroissial. Même nom, Petit Saconnex, 1712, chemin conduisant au cimetière, aujourd'hui Chemin Trembley. Vie es Morts, Lajoux (Saicourt), 1853, champs. Crét des Morts, Carouge, 1810, hangar, au Crest des Morts, ib. 1756, champs. Au Mollard des Morts, Gingins (Burnet). A la Mortaz, Denezy (Vd), dito Forel Vd (Burnet), peut s'expliquer comme ci-dessus La Mortaz de Granges, près Payerne, mais ce peut être aussi le souvenir d'un cadavre trouvé en ces endroits. En Mortavillie, Mur, 1580. La Féna mortat, Arzier, 1812, 36, pré. Sur la Tête de l'Homme Mort, Morcles, 1848, 9, rochers et gazons, voir sur l'origine de ce nom Ceresole, Légendes, p. 299. A l'Homme Mort, lieu-dit de Corcelles (N)1; le Chemin des Vieilles Mortes, nom de la route du Locle à La Saignotte (N Brenets) « parce qu'à la fin d'un hiver où la neige rendait les communications impossibles, on trouva mortes dans leur demeure deux vieilles femmes » (F. A. Perret, Le Doubs, p. 177). « A Petit-Noir [France], l'ancien lit du Doubs [corrigé] est appelé la Morte » (ib. p. 340). La pīra du mòr, Arbaz (V), bloc de rocher et chemin dans la forêt du Ban de Moëre; Pirraz di Morts, Bourg-Saint-Pierre, 1863, prés et champs. La tradition veut que deux personnes de Liddes soient mortes de la peste en cet endroit. Pierre des Morts, Saint-Maurice, 1882. La Morte Pierre, Corcelles (B), 1851, prés, champs; Pierre Morte, Soulce, 1850, champs; pourrait signifier « pierre effritée », cf. ci-dessus Morteroche. Combe des Morts, partie de la route du Saint-Bernard très exposée aux avalanches au pied du Mont-Mort.

mouri, v. mourir.

mouri (Vd Centre, Pays d'Enhaut, Vallée de Joux, Vevey-Villeneuve, Bas-Valais), muri (tout F et contrées vaudoises attenantes; Atl. ling. mæri, Billens, forme douteuse; Vd Au-

Déformation de Aullemaure(s), voir J. Vodoz, Echo des Alpes, 1910, p. 410.

berson), mouri (Vd Ormonts, Plaine du Rhône, Pailly, Vallorbe, Arzier; V Vionnaz, Praz-de-Fort, Saillon; G Hermance, Dardagny, Aire-la-Ville; B Prêles), mouèri (Vd Vaugondry; N Vignoble, Val-de-Ruz, Val-de-Travers), moüri (V Nendaz, voyelle entre ou et u), móri (V Bagnes, Trient, Finhaut; G Bernex, textes), mourèi (V Champéry), móréi (V Isérables), mouri(k) (V Hérens), mourik (V Lens, Anniviers), mèri — mori (V Savièse; N Montagnes, forme habituelle de B), mri (N Côteaux-Fées), mru (B Plagne, Péry, Malleray, Crémines). Les formes de l'Atlas ling. s'accordent assez bien avec les nôtres. Le recul de l'accent sur le radical, tel qu'il a été noté presque partout par M. Edmont, est conforme à nos habitudes de prononciation. Mais les longueurs de la voyelle radicale nous laissent perplexes. Nos matériaux ne les donnent qu'exceptionnellement.

Principales formes. Mourant: voir l'article mourin; on y voit alterner les types * morente et * moriscente, ainsi à Vd Vaugondry mouèrin et Vd Penthalaz mourasin. — Il meurt, ils meurent: *morit ou *moriscit, le dernier retire ordinairement l'accent sur le radical; I. mour, mouairon (Vd Ormonts); moué (Vd Champéry); moū moūrzon (V Liddes); má, mouairon (V Bagnes); mout (V Evolène); m\(\delta(r)\) (G); mu\(\bar{a}\), muāron (F Romont); mour (N Dombresson); má, mára (N Montagnes); muz, mæran (B Delémont); muzr mrò (B Plagne); II. mourè (Vd Penthalaz); môrét, môréson (V Isérables, à côté de mért); mourè, mourèchon' (V Anniviers); mourre (G Dardagny); mouärè, murchon (F Gruyère); N et B n'ont pas de formes inchoatives. - Il mourait: Vd V G F offrent fréquemment *mourissait, ainsi mourosāi (Vd Savigny). — Il mourut: n'est sûrement attesté que pour B, məré (Delémont), mra (Plagne). — Il mourra: alterne avec des formes inchoatives, telles que mouretra (Vd Savigny); mouriorè (V Anniviers); mouretra (G Dardagny); màrtra (N Chaux-de-Fonds). B ne les connaît pas: muəré, màré. Ces anciennes formes sont très rares dans les cantons Sud, mais Leysin a encore mourre; M. Cornu a relevé à Montbovon chti an muri = cet an je mourrai, forme

tombée en désuétude depuis. B Plagne musrar, correspond à un français * mourira, cf. de mourarè, je * mourirai, dans Duret, Gramm. sav., p. 51; y' an mærirō (Rossat, Chants pat., Arch. s. d. trad. pop. V, p. 102) est une forme analogue du conditionnel, qui est habituellement mæro, comp. les barbarismes je mourirai, je mourirais mentionnés par nos dictionnaires de provincialismes (Grangier, Péter, Pierrehumbert). Le dernier cite « un fameux début de harangue militaire: « S'il faut mourir, mourissons! s'il faut périr, pérons!» qui, s'il n'est pas authentique, illustre du moins assez bien l'hésitation entre les formes inchoatives et non inchoatives. — Comme participe passé fonctionne l'adjectif mort, dont nous avons trouvé bon de faire un article à part du Glossaire, voir article précédent. Cependant nos patois n'ont pas manqué, isolément, de former un participe sur le modèle d'autres verbes en -ire, ainsi mæri, employé de préférence dans le district de Delémont : èl ā mæri; ou mru, qui correspond au français fautif *mouru, et qui a envahi l'infinitif, dans une partie du Jura bernois, grâce à l'identité ordinaire des infinitifs et des part. passés (voir Degen, Die Konj. im Pat. von Crémines, p. 107). A Montbovon, M. Cornu a noté mouréi-tz, forme qui manque à Hæfelin, Les pat. du cant. de Frib., p. 128.

Syn. Voir plus loin.

- 1. mourir; 2. cesser de sonctionner; 3. comme verbe actif: éteindre (V).
- 1. Mouri din sé solå, m. dans ses souliers, sans passer par la maladie (Vd Blonay). M. a son pan gånyin, m. à son pain gagnant, sans être à charge à autrui (ib.). L'an dévan ko mourosisè, l'année avant qu'il mourût (ib.). Alå in mourosin, aller en m., en douceur (ib.). No vouai pa mouori siy an, d'abo ko mè kopo dou bokon dè pan, je ne vais pas m. cette année, puisque je me coupe deux morceaux de pain (par inadvertance, loc. Vd Ormont-dessus). I farai pā mó dè mori, il ne regretterait pas... (V Bagnes). M. sò kou, m. sur le coup, instantanément (ib.). Mouri dè mó chouboto, m. de mort subite; m. dè la mó dé mósè,

m.... des mouches, de mort imprévue (V Evolène). Màri d mous sốbit (B Charmoille). Mouri din cha tyœutsè, m. dans son lit = m. de sa belle mort (V Salvan); mèri din son yé, idem (B Séprais). No konten toui mourik, nous devons tous m. (V Grimentz). Mourik koum oun a vokouk, m. comme on a vécu (V Mage). ... que vo volia... nos étranglia et fare to mori, que vous vouliez... nous étrangler et nous faire m. tous (Cé qu'è lainô, str. 44, éd. Ritter). Vou på avei liji dè muri, il ne veut pas avoir loisir de m., d'un qui est toujours pressé (F Prez-vers-Siviriez). Côdrus que mueirt por sôvar sa patrie, Codrus qui meurt... (Python, Egl., éd. Moratel, p. 122). Flaccus Maro, frarè dè Virgile, que moure dins l'ageo d'adolescenhe, ... qui mourut... (ib., p. 118). Moure gaillard, qu'est-cè qu' cè m' fâ, meurs seulement... (Quinche, Gloss.). I mouérétrai s'i md gîve atant que liu, je mourrais si je mangeais autant que lui (ib.). El ètai force, ass' force que de mouèri, il était nécessaire, aussi n... (Quinche, Passage du Roi, Le Pat. neuch., p. 177). Même formule dans la lettre de Quinche placée en tête de son Gloss. (Le Pat. neuch., p. 22). Vollin meri gai et boneuna, nous voulons m. gais et heureux (Huguenin, Chans., nº 21). Maidaime en vai meuri, m. en va m. (Raspieler, Pan., vers 107). I væ mæri si s n a p vré, je veux m. si ce n'est pas vrai (B Boncourt). O mus tu lé djòr, on meurt tous les jours, insensiblement (B Plagne). Mru chu son fmé, m. sur son fumier, sans être sorti (ib.). El ā prou malèt po mæri, il est assez malade pour m. (B Vermes). Mæri d' véyas, d' tchègrin, d' pavou, m. de vieillesse, de chagrin, de peur (ib.). — 2. Lè linp mær, la lampe s'éteint (B Vermes). — 3. mourri la foua, éteindre le feu (V Charrat). Mour lo fouă, éteins... (V Liddes).

Proverbes. Vò mī soufri tyé mouri, il vaut mieux souffrir que m. (Vd Blonay). Kan on na yu tré béi méi d'avri, lè asətoū tin dé mouri, quand on a vu trois beaux mois d'avril, il est bientôt temps de m. (ib.), se dit aussi ailleurs. On na sā nè kā vi nè kā mouar, on ne sait qui vit ni qui meurt, exhortation à bien vivre (Vd Ormont-dessus); en Valais: on sā pā nin ka vi

nin ka mứ (Bagnes); forme bernoise (Plagne): à n sè n kỏ vi n kó mūr. No fó pā grantin por mourri, on est vite mort (Vd. Ormont-dessus). Pò payī è pò mouri, lè adī prāo vito, pour payer et pour m., c'est toujours assez tôt (Vd Savigny); variante frib.: pò payi è muri lè totèvi praou vutou (Etr. frib. 1875, mai). Kan on vi sin s'amā, on mour sin sè règrètā, quand on vit sans s'aimer... (Vd Ormont-dessus). On n' asuiró dè rä tyè dè mourri, on n'[est] sûr de rien que... (Vd Leysin). Apré tan de mó, mru a fó, après tant de maux, m. il faut (B Plagne). Méi n'èm pou, mourik chè lāché, [qui] plus n'en peut, m. se laisse (Gilliéron, Prov. de Vissoye). Les vîllio deyvont, les dzouno puont muri, les vieux doivent, les jeunes peuvent m. (Etr. frib. 1875, juillet). En regard de ces témoignages de l'inéluctabilité de la mort, la sagesse populaire offre cette consolation: On ne muert qu'onna vez, ... fois (Duret, Gloss.); an n muz k d'in-n mouz, on ne meurt que d'une mort (B Epauvillers). Nè fo todzò yena pò mouvri, il en faut toujours une (une cause) p. m. (V Vérossaz). Ey faut sé maria po sé fére à bliama; ey faut muri po sé fére à gabá, ...pour se faire blâmer ...louer (Etr. frib. 1872, déc.; même prov. dans le Lien vaud. 1904, nº 10). Pò bin muri è fo bin vivra (F Broye). Stu k vi an rnė, mua an rnė, celui qui vit en renard,... (B Boncourt). L'un pà màri de s ke fè è vivr in n ātr, l'un peut m. de ce qui... un autre (B Epauvillers). No todépouy pè dvan k do mru, ne te dépouille pas avant... (B Plagne).

Etym. Du latin morire pour mori. Pour l'inf. mru voir ci-dessus sous principales formes. Le sens d'éteindre s'explique probablement ainsi: mourir a été autrefois employé comme verbe actif dans le sens de tuer, comme en vieux français. A ce moment, il s'est rencontré avec le verbe tuer, qui réunit également les deux significations de mettre à mort et d'éteindre; voir ce mot.

Synonymie. Non seulement les poètes se sont ingéniés à trouver de nouvelles expressions pour l'idée de la mort, soit en imitant des tournures des langues anciennes, soit en recourant au trésor inépuisable de l'imagination poétique; la langue

du peuple aussi ne cesse d'inventer des périphrases, dans le besoin, qui renaît constamment, d'éviter le mot brutal, effrayant, indélicat, ou d'ajouter au sens général une nuance dictée par les circonstances. La mort fait résonner toute la gamme des sentiments humains, du désespoir le plus profond jusqu'à l'ironie méchante. Il y a peu de domaines linguistiques où l'on puisse, comme dans celui-ci, étudier l'action de la psychologie sur le renouvellement incessant du vocabulaire. Aussi avons-nous cité un choix de locutions romandes pour mourir dans une étude des rapports qui existent entre le monde des idées et celui de l'expression (An den Sprachquellen, Universität Zürich, Festgabe zur Einweihung der Neubauten, 1914, p. 111).

La mort rompant tous les liens et mettant un terme à toutes les occupations, les points de départ pour arriver à une nouvelle périphrase sont multiples. De là l'étonnante richesse de la liste que nous allons soumettre au lecteur. Elle comprend bien au delà de deux cents termes. Encore notre catalogue est-il loin d'être complet. Il nous arrive souvent, en classant les fiches du Glossaire, de mettre la main sur un mot oublié. Comment introduire de l'ordre dans cette longue énumération? Nous aurions pu suivre le modèle qu'offre M. L. Morandi dans sa fine étude stylistique I sinonimi del verbo morire (dernière rédaction dans Prose e poesie italiane, 1900), c'est-à-dire distinguer entre les styles noble, familier et comique (scherzevole). Mais il nous paraît bien difficile de séparer ce qui appartient aux deux dernières catégories et nous ne pensons pas que M. Morandi y ait pleinement réussi. Nous tâcherons donc de diviser nos périphrases en termes honnêtes et en termes plus ou moins facétieux, tout en les groupant, à l'intérieur de chaque subdivision, un peu d'après l'idée dominante qui y réside: départ, voyage, métiers, vie de famille 1, etc. En outre, comme

¹ M. Morandi a adopté l'ordre alphabétique, que nous jugeons tropsuperficiel.

les périphrases se rapportent à différents moments du trépas, nous essayons de distinguer entre celles qui signifient mourir et celles qui représentent plutôt l'idée d'être mort, bien qu'ici encore la classification ne puisse pas être nette. Un changement de temps (il fait ou a fait le grand voyage), le remplacement d'un élément de la phrase (il va, il est dans le pays des taupes) peut faire passer la locution d'une catégorie à l'autre. Quelques-unes des expressions, comme graisser ses bottes, auraient mieux trouvé leur place dans la liste synonymique donnée à l'article mort, s., encycl. 4, sous agonie.

Evidemment, la grande majorité de nos périphrases nous sont venues d'ailleurs; un très petit nombre portent une empreinte locale, plusieurs ont pu naître spontanément en différents endroits. Notre liste est donc un ramassis de locutions représentant d'anciens tabous qui défendaient de prononcer le mot de mort, de réminiscences littéraires ou de sermons, de croyances bibliques, d'euphémismes prudents dont on use visà-vis d'un malade, d'atténuations sages employées devant les enfants d'un défunt, de mots cruels inventés par le gamin de Paris, qui fournit tant de phrases aux pays de langue française, etc. La population romande n'est pas responsable de la création de certains de ces tours, qui peuvent paraître barbares en présence de la mort. Du reste, posséder un terme n'équivaut pas à l'employer souvent, et une expression forte, lâchée dans un moment d'abattement moral, traduit bien des fois plus de saiblesse que d'équilibre. C'est un moyen de tromper les autres et soi-même sur le degré de résistance qu'on possède.

Comme chacune de ces périphrases reparaîtra sous sa forme patoise, avec ses exemples, dans les articles respectifs du *Glossaire*, nous les francisons ici, sauf exception, tout en sachant bien qu'elles y perdent beaucoup en expressivité.

A. Mourir. I. Termes polis: Rendre le dernier soupir, le dernier souffle, le dernier peccavi (F); tirer le dernier souffle, tirer les derniers, tirer (V); faire le dernier bâillement, le

dernier soupir, bailler (donner) le dernier soupir; expirer. S'éteindre, sè dèzindrè (même sens), fermer (clore) les yeux, kotå lè je (même sens, F), clore lè pelyon (les cils, Vd). Dormir le grand sommeil, s'endormir tout de bon. Décéder; succomber; se laisser aller (V). Rendre l'âme; partir pour la gloire (peut prendre une teinte ironique); partir pour l'éternité, entrer dans la joie de son Seigneur, dans la grande retraite; aller voir le Père éternel. Fenā (finir, V), afonā (V); achever sa carrière, sa course, son temps; tsavounā (achever) sa carrière, finir ou fournir sa carrière, finir ou fournir son temps, sa vie, ses jours, de souffrir, tsavounā sou dzè (achever ses jours, V): être au tehavon de sa carrière (N); faire son temps; défunter. En partir (Vd); trépasser, s'en aller, partir pour l'autre monde, passer dans l'autre monde, quitter ce m., faire ses adieux ; faire une grosse place (V); laisser de la pitié (V). Rèstā kə (rester là, Vd), sobrā (rester, Vd).

II. Termes plus ou moins facétieux : Oublier, roublier de souffler, plyèkā dè choxlyā (cesser de souffler, F), finir de siffler, de ronfler (Vd). Virer le blanc (des yeux), le jaune (Vd), virer l'ail, virer gaga ou gagat (B), tourner les yeux; montrer les dents blanches (Vd). Faire le grand voyage, le gros v., le voyage de saint Jacques (V), partir pour le gros voyage, pour les Indes (V), pour le pays d'Aoste (V), pour le pays des taupes (des dèrbon), pour le royaume des taupes, pour le pays des bousrée (taupes, B), aller trouver les taupes, aller dans le pays des taupes; faire le grand saut, la culbute; piquer les sauts (Vd); passer outre ou delà (V, F), de l'autre côté (V), la Gemmi (V), les glaciers (V), passer derrière (V), pasā Tszvəlye è Dorbon (Vd Ormont-dessus); aller sur Mussel (G, où il y a un cimetière); passer dans la barque à Caron (Vd); aller voir ce qu'ils font de l'autre côté; déguerpir, tourner les semelles. Frotter (graisser) ses bottes (F), cirer ses bottes (N, B), aussi « le curé lui a ciré ses bottes » = donné les derniers sacrements » (Daucourt, Folk-Lore Suisse, III, p. 75). Périr (tiré de la vie des animaux), crever, krapā ou krapi (Vd, V). Claquer

(comme pour crever, à l'origine idée d'une chose qui éclate, cf. l'italien scoppiare, schiattare, schiantare, Morandi, p. 684), klyanpā (voir ce mot), pètā, pètā la groūla (voir ce mot, Vd), craquer (Vd); craquer le marmot (F, terme d'argot mal compris, croquer le m. signifie attendre une éternité). Casser sa pipe, briser sa p., briser le fétu de sa p. (F), rompre sa p. (B), avoir fumé sa dernière pipée (Vd), renoncer à la tabatière; casser ses noix (kòkyè, Vd); dévisser (son billard) (Vd, F); renverser son huile (Vd); trosā la kotairyā (rompre l'aiguillée de fil, souvenir d'Atropos? Vd Alpes); laisser courir sa cuiller 1, laisser tomber sa c., laisser bas sa c. (V), perdre sa c. (B), jeter loin sa c. (tsanpā lavi, fotra via, fyèra), essuyer son couteau; lâcher (renverser) son écuelle; perdre le goût du pain, tourner le dos au p., avoir mangé tout son p.; son oie est bientôt cuite (Vd); il a d'abord cuit ses aulx (V), être cuit (B). Donner son bien (aux pauvres, V, F), tester (V, F). Passer l'arme à gauche (argot militaire), descendre la garde, mordre la poussière. Déloger et autres verbes signifiant déménager. Lever l'ancre. Chtorba (de l'all. gestorben, F). Aller dormir dessous l'herbe (Vd). Vari la bràsè (=? V Chamoson); tifyā (sens primitif? V Bagnes); Rendre les « guilles » (quilles? N). Etre au bas des Chaux (N). Aller faire des « fronda » (espèce de jouet, voir ce mot, B). Sentir le sapin (signifie plutôt « être en danger de mourir », allusion au cercueil); achounā la pakātso (sentir la boue, V); aller faire des toupines (Vd).

B. Etre mort (aussi en cercueil ou enterré). I. Termes polis: Etre sur la planche, sur lo lan (voir ci-dessus mort, s., encycl. 7). Avoir été fauché (sèvă, on ajoute quelquefois: comme de l'herbe tendre, pour une mort subite, de même les

¹ Voir l'explication de cette locution donnée par E. L. Rochholz (cuiller comme symbole de droit) sous Volksthümliche Redensarten für Sterben, dans son ouvrage Deutscher Glaube und Brauch im Spiegel der heidnischen Vorzeit, t. I, p. 142. On y trouvera aussi, sous Oberdeutsche Leichenbräuche, p. 131-215, une quantité d'analogies avec nos rites funèbres.

suivants), moissonné (comme un champ d'avoine), coupé, emporté. Il a tout dit, tout bataillé (fini de b.). Il est loin, là, étendu. Le bon Dieu l'a voulu! ç'a été son heure.

II. Termes familiers ou facétieux : avoir mis le « garde-habit », la « garde-robe », la veste, le paletot en sapin, le gilet de bois, son anglaise de sapin, sa « véture » de s. (Vd, F); avoir mis le dernier habit, le complet qui ne se change pas (V), un jupon de sapin (B), un manteau de bois (B); être dans la boîte en sapin (N). Etre entre quatre (six) planches. S'en aller les pieds devant, les premiers. Faire son dernier chemin. Garder les poules du curé (les cimetières sont près de la cure), garder les p. à Müller (habite près du cimetière, Vd Savigny), chez Pius (dito, B Plagne). Sucer (manger) les dents de lion par les racines, ronger les dents de lion par le bout. Etre (à) six pieds sous terre, en tèpa (gazon, Vd), être cuché six p. s. t. (V), avoir six pieds de terre sur le nez, le corps, le mòr (museau), avoir les pieds en terre (Vd). Donner à manger aux vers. N'avoir plus mal aux dents, être guéri du m., n'avoir plus mal à la gorge; avoir le nez sec, les os secs, les pieds froids. Avoir été réduit (mort subite), raclé, plié, raplèya (replié), nettoyé, ramassé, foutu. N'avoir plus soif, ne pouvoir plus souffler sa soupe, être à bas du pain. Il a roté (G, = fini de r.). Etre barba (rasé pour tout de bon, V). Il a viré les fers. Etre embarqué. Etre chtorb (all. gestorben, voir ci-dessus A. II). Tepā (sommeiller, F). Avoir fini d'entendre le coucou (V, B) 1.

intèremin, s. m. enterrement.

intèremin (Vd Centre, Grandson, Plaine du Rhône, Bas-Valais, F Gruyère—Veveyse; la nasale in est souvent diphtonguée, voir Atlas; des deux e des syllabes médianes le deuxième

¹ Les expressions allemandes pour « mourir », surtout celles d'origine bibliques, sont réunies dans l'article de Fr. Wilhelm Die Euphemismen und bildlichen Ausdrücke unserer Sprache über Sterben und Totsein und die ihnen zu Grunde liegenden Vorstellungen (Alemannia XXVII, p. 73-83). Elles correspondent souvent aux notres.

est moins ouvert, le premier ordinairement allongé), untêremin (Vd Pays d'Enhaut), untêremun (Vd Penthalaz); intêreman (Vd Enclaves, F Glâne et Broye); ätèrèmä (Vd Leysin; cette dénasalisation s'observe en beaucoup d'endroits, à divers degrés, voir Atlas), èintèremè (Vd Savigny), aintèremè (Vd Vallée de Joux), eter(e)mè (Vd Ouest), intèrmè (F Sugiez); intèremin (Bas-Valais, passim, ainsi à Bagnes, Liddes); èntèrèmèn ou èntèremèn (sans nasales, V Est); antèreman (G Hermance); ätârâmä (G Bernex), aètaramè (G Aire-la-Ville); ètèrmè (N Vignoble, Valde-Ruz), étarmè (N Noiraigue), atarma (N Montagnes), atèrma (N Chaux-de-Fonds), òtèrmò (N Cerneux-Péq., B Malleray); intèrmin (B Prêles); étarmò (B Plagne), antèrman (B, pron. française, sauf que è est plus ouvert).

- 1. action de couvrir de terre, par ex. une plante; 2. ensevelissement d'un mort (ensemble des cérémonies accompagnant la mise en terre du corps); par restriction: 3. convoi funèbre; 4. repas d'enterrement.
- 1. voir sous intèrā, enterrer. 2. Lè vīlyè dzin sè soūlon d'alā todzor é-z intèremin, les vieilles gens se lassent d'aller.... (Vd Ormont-dessus). Tandi bin dè-z anāyè, no su alā a la Valā kè po dè-z aintèrmè, pendant..., je ne suis allé à la Vallée... (Vd Le Chenit). Lé-z ôtro yadzo on faséi gró dé tīraba éi-z intèremin, autrefois l'on faisait un grand branle-bas aux e. (Vd Blonay). Asistā in n on n interemin, assister à un e. (V Lourtier). Firè sinblan dè kòrné la dzò dè l'i., faire semblant de pleurer le jour... (V Praz-de-Fort). On son no lo glyé pädä l'ätåråmä, on sonne le glas pendant... (G Bernex). Chound l'intèrèman, sonner l'e. (F Villargiroud). Y è deman le mariazo, apré-d'man l'antèraman, c'est demain..., chanson de la vieille, G Hermance, Schwyzerländli, p. 233). An l'antèrman dé-z èvar, lé-z értiz ryan, à l'e. des avares, les héritiers rient (B Charmoille). Bayis la pin de l'intèrmin, distribuer du pain à l'occasion de.... (B Prêles). La pan, la mòta, la vun d'untèremin, le pain, le fromage, le vin consommé dans un [repas d']ent. (Vd Rougemont); manti d'int., « manteau », voir encycl. nº 11; mècha, rèpé d'int., messe, repas

d'e. (F); in denè d'anterman, un dîner d'e. (B Charmoille); in·n mi·n d'ant.; une figure funèbre (ib.). — Proverbes: Kan lè fèmalè aréton dè dèvezā, l'intèremin fo préparā, quand les femmes cessent de jaser, il faut préparer l'e. (Vd Ormont-dessus). Forme gruyérienne: Kan fèna plyèkè dè parla (dèvoja), l'intèremin fo aprèva (prèpara) (Chenaux-Cornu, Romania VI, nº 124). En fā p tzuề lề pus, pòska, tzin an lế tzuan, è y an vin ā mouin dou san à l'antèrman, il ne faut pas tuer les puces, parce que, quand on les tue, il y en vient au moins deux cents à l'e. (B Develier, Rossat, Prov., Arch. s. d. trad. pop. XIII, p. 45). — 3. L'aintèrmè è pèrti justou a l'aoura, le convoi funèbre est parti juste à l'heure (Vd Le Chenit). Suivr l'atèrèma, suivre le convoi (Vd Leysin); on vyédj s'été la mouda ka lè fanè séyan lè-z atèrma, autrefois c'était la mode que les femmes suivaient les c. (Droz, Loc.). Fo på k'on na nosa rinkontréi on n intèremin, il ne faut pas qu'une noce rencontre un cortège funèbre, cela porte malheur (Vd Blonay). On n a vyu pasa l'antèraman, on a vu passer le c. (G Hermance). Outó nò, vätyå l'ätåråmä k vå paså, ôtons-nous, voilà l'e. qui va passer (G Bernex). On $b\bar{\iota}$ -l ($gr\dot{\varrho}$ -l) int., un « bel » (gros) e. = un long convoi (Vd et ailleurs). — 1. Lè j intèremin vanyon tchyè, les repas d'ent. [re] viennent cher (V Vernamiège). Féra l'intèremin ou kabarè, faire le repas d'e. à l'auberge (F Montbovon). I sé ainvitè à l'étarmò, je suis invité au repas d'e. (B Plagne).

Etym.: De *interrare + suffixe -amentum.

Syn.: intèrā, s. m. (Vd, voir ce mot, c'est l'inf. pris substantivement, cf. ci-dessus bātsī); intèryaou (Vd, *interratorium, voir ce mot); chéromin (V Lens, litt. « serrement », de serrer = réduire); ensevelissement; défunt (cf. Grangier, Gloss frib. Suppl. p. 16).

Encycl. 1. Anciennement, à Lausanne, on avait la coutume d'enterrer l'année. « Un mannequin, représentant un homme mort à force de boire, était porté en procession par la ville, à la lueur des flambeaux, par des hommes costumés et masqués, l'un en confesseur, sous un baldaquin, d'autres en médecin,

apothicaire, marguiller, etc. Cette procession faisait des stations dans chaque rue. Le mannequin était placé sur un drap tendu, soutenu par huit hommes qui le *paumaient* (bernaient) en l'invitant à boire (par une chanson) ». Cette ancienne mascarade a pris fin vers 1820 (Cont. Vaud. 1884, nº 52). De la même façon, dans le Jura bernois, on enterre le carnaval, voir sous brandons, Encycl. 5.

- 2. Rêver d'enterrement est signe de noce prochaine (B).
- 3. Suite des remarques encyclopédiques faites sous mort, voir ci-dessus. Les noms qu'on donne au cercueil dans nos patois sont $v\bar{a}(r)$, qui est le mot le plus répandu, puis ce sont les correspondants de bière, cercueil, caisse. Termes ironiques: katsz-mouār, « cache-mort » (Vd), dèrirz méjon, « dernière maison » (Vd), vixirz dè sapin, « vêtement d. s. » (F). Vā, du latin vas, est un souvenir des anciens sarcophages de pierre; « caisse », usité en Valais, correspond bien aux cercueils de bois les plus simples qu'on puisse imaginer. Mettre en bière se dit aussi encaisser (V). On a également tiré un verbe spécial de bière: èmbirryè (V Lens).

On se rappelle encore le temps où un cercueil servait pour tout le monde: arrivé au cimetière, on le vidait en laissant glisser le cadavre dans la fosse. Cela nous est attesté pour Lessoc (F) et pour la vallée de Salvan (voir Mario, Génie des Alpes val., p. 199). A la campagne, on voit encore beaucoup de cercueils de bois de sapin auquel on laisse sa couleur naturelle; on se borne souvent à peindre une croix sur le couvercle ou sur les planchettes de devant et de derrière. Sans cela, la couleur noire prédomine; ce n'est que depuis peu qu'on la remplace par des teintes brunes. Dans le Jura bernois, le noir est souvent réservé aux personnes mariées, tandis que les célibataires ou enfants sont ensevelis dans des cercueils bleus ou blancs. L'usage de pratiquer une ouverture dans le couvercle, afin de pouvoir contempler jusqu'au dernier moment le visage du défunt, n'est guère connu en Suisse romande, mais on a vu de ces petites fenêtres dans les cantons de Berne et de Fribourg. Le corps avait la tête couchée sur de simples copeaux. On les remplace peu à peu par des coussins d'étoffe. Autrefois c'étaient les voisins ou amis qui confectionnaient le cercueil; traces de cet usage dans la haute vallée de Bagnes, à
Plagne (B) et ailleurs. Maintenant c'est plutôt à un menuisier
qu'on le commande et, dans les villes surtout, le luxe a été
introduit dans ce domaine comme dans tous les autres: cercueils façonnés, capitonnés, à pieds et ornements de métal
blanc, en bois de chêne ou de noyer. Dans le canton de
Genève, il arrive qu'on indique, au moyen de clous à tête
jaune, les initiales du défunt.

Dans le livre cité, Mario raconte avec quel stoïcisme nos rudes campagnards voient la mort s'approcher. Il y en a qui se font faire eux-mêmes leur cercueil. Ce meuble les attend, remisé dans un *raccard*. Un couple de Bagnes s'en servait tranquillement comme d'une table à manger. Nous avons nous-même consulté sur son patois une nonagénaire, à Charmey, assise dans sa chambrette à côté de son cercueil.

Les montagnards tiennent à être enterrés dans leur village natal. Avant qu'il y eût des routes, on pouvait voir des Anniviards, morts dans la plaine, montés à califourchon et solidement attachés sur un mulet, faisant de nuit le long trajet qui les séparait de leur église (voir Mario, op. cit., p. 198). Lorsqu'un décès survient dans les hauts pâturages, on peut rencontrer le cercueil vide, porté par un mulet, tandis que plusieurs hommes transportent dans la vallée le cadavre, enveloppé dans un drap (V).

4. Dépôt d'objets dans le cercueil. On couche les morts dans leur dernière demeure tels qu'ils étaient dans leur lit ou sur la planche (voir ci-dessus mort, Encycl. 7), avec un chapelet aux mains, un crucifix, un calice (si c'était un prêtre), une Bible ou un autre livre pieux sur la poitrine, quelques fleurs (surtout pour une jeune fille). Les traces de coutumes parennes se sont perdues, mais on raconte en Valais que, dans certains villages, il arrive ou arrivait qu'on mît une pièce d'argent dans

la bouche du mort pour la traversée, ou qu'on déposât dans la bière du vin, du pain, du fromage, et même une paire de souliers, afin qu'il pût sans encombre effectuer le voyage de Saint-Jacques.

- 5. La tombe est creusée généralement par un fossoyeur attitré, qui est la plupart du temps le marguiller; accidentellement, ce peut être un autre fonctionnaire public, ainsi le cantonnier (G Hermance). Mais à la campagne, surtout dans les cantons de Fribourg et du Valais, s'est conservée la belle tradition de faire creuser la fosse par les amis ou les proches voisins du défunt. En récompense, ils sont invités au repas d'enterrement, s'il a lieu, ou reçoivent une petite collation pendant le travail ou quelque vêtement laissé par le mort. A Bagnes, chaque village est divisé en cercles mortuaires, les voisinages, en patois vəzənan, dont les familles sont mises à contribution lors de l'ensevelissement d'une personne mariée. A tour de rôle, elles sont astreintes au creusage de la fosse au cimetière paroissial. La nomination d'un croque-mort, survenue il y a quelques années, ne fut pas jugée favorablement et on en revint au vieux système.
- 6. L'usage de porter le cercueil entre amis, voisins ou parents du trépassé est encore très commun à la campagne. Certains cimetières alpestres ne permettraient pas d'autre moyen de transport. Le corbillard des villes s'introduit avec les routes, mais est encore peu usité. Comme porteurs, on nomme spécialement les ressortissants des voisinages, pour Bagnes; les filleuls, neveux ou cousins pour Evolène et Champéry; souvent la famille désigne ceux qui doivent remplir ce devoir. Dans beaucoup d'endroits, une touchante solidarité unit les morts et les vivants, de sorte que les adolescents ou enfants sont portés par ceux de leur âge ou de leur sexe. Dans H. Herzog, Schweiz. Volksfeste, Sitten und Gebräuche, p. 311,

¹ Voir la lithographie de H. B. Wieland, que nous reproduisons d'après le périodique « Die Schweiz », 1913.

on trouve la description poétique de l'ensevelissement d'une petite fille dans les vallées d'Hérens ou d'Anniviers. Elle est habillée de blanc, ornée d'une petite couronne de mariée, portée dans un cercueil ouvert, et accompagnée de six couples de fillettes vêtues comme elle. La plus pauvre enfant de la commune porte le vêtement de la morte, qu'elle hérite. — Un petit enfant est porté par le parrain, la marraine ou la sage-femme. — Quand le trajet est long, les porteurs se relayent. On porte sur les épaules ou sur un brancard (potchmous, « porte-morts », B Ajoie). De là les expressions portāre ou brankardāre. Comme ce sont à l'origine les mêmes qui font la tombe et qui portent le cercueil, on les appelle aussi dans les deux fonctions fousār (N).

7. Pendant le convoi, le cercueil est recouvert d'un drap mortuaire appartenant à l'église ou à la commune. Il s'appelle « kouvèrta des morts » ou kouvèrtyā (F), « couvre-morts », « couvre-cercueil. » Ce drap est ordinairement de couleur noire, avec une grande croix blanche, cousue dessus. Mais il arrive que la couleur soit variée selon le cas: noir, larmé de blanc pour les mariés; blanc et bleu ou violet pour les célibataires (B; noir ou blanc F, G). Le grand poêle, dont quatre parents ou amis tiennent les cordons, est d'introduction récente. L'usage de mettre d'abord sur la bière un linceul, sous le drap mortuaire, ne s'est conservé que dans la campagne genevoise. Ce linceul appartient de droit au curé (droit de spolie, voir van Gennep, Du berceau à la tombe, p. 211 ss). Autrefois on n'ornait de couronnes que les cercueils des enfants et des célibataires. C'est encore le cas dans nombre d'endroits. Ces couronnes étaient données par les compagnons ou amis, les sociétés de jeunesse, qui se cotisaient, ou les parrains. Elles étaient de fleurs ou de perles artificielles, généralement blanches. On y joignait quelquefois des versets bibliques ou des poésies de circonstance, calligraphiés sur des feuillets blancs découpés en cœurs et lus à la fin de la cérémonie funèbre (Vd Ormonts, Savigny). Les couronnes étaient aussi portées séparément par

des « porte-couronnes ». Après l'enterrement on en laissait au cimetière, ou en faisait cadeau à l'église pour servir d'ornement des autels; d'autres en conservaient sous verre, à la maison; il n'est pas rare, aujourd'hui, d'en rencontrer dans nos chalets, sous des glaces convexes, avec indication de la date, déjà lointaine, du décès. L'usage coûteux d'embellir la mort de tout âge d'une profusion de fleurs naturelles est relativement récent. Un de nos correspondants valaisans dit très bien: Li kòrònè prèyon pā pò sé kyə lè mòə, les couronnes ne prient pas pour celui qui est mort.

8. Cortège funèbre. Les usages étant très différents chez les catholiques ou les protestants, nous les traitons séparément. Chez les premiers, avant de se mettre en marche, le curé vient faire la « levée du corps », c'est-à-dire qu'il asperge le corps, récite le psaume De profundis et une oraison (ainsi à Mettemberg B). Ailleurs on récite en commun un chapelet. Puis le convoi part dans l'ordre suivant: l'officiant avec ses serviteurs, le cercueil, les parents mâles d'après le degré de parenté, les amis ou connaissances, les femmes dans le même ordre. A Bagnes, les prieuses ouvrent le cortège (voir ci-dessus mort, Encycl. 6. Elles portent un crucifix encadré d'une couronne. Il faut joindre en tête le porteur de la croix qui marquera la tombe, peinte en rouge pour les célibataires, en noir pour les mariés (Broye). En Valais, c'est le filleul qui porte cette croixpour son parrain, la filleule pour sa marraine. Dans le Jura bernois, la croix est ornée de fleurs pour les enfants, munie d'un crêpe pour les adultes. Les quatre ou six premiers parents portent de gros cierges allumés; le nombre et la grosseur sont en rapport avec la position sociale du trépassé. Aux cierges est fixé un crêpe pour les grandes personnes, un ruban blanc pour les enfants (F). Dans les villages bernois, on voit encore une femme précéder le convoi avec un long cierge jaune, en forme de peloton, la pivat'. Fribourg a aussi connu cet usage du chtokèl. Voici quelques détails pour un cortège du district de Delémont: croix de l'église (noire pour les personnes âgées de

plus de sept ans; blanche, bleue ou rouge pour les petits enfants), portée par un servant; croix qui sera plantée sur la fosse, portée par un petit garçon pour les mariés, par une petite fille pour les célibataires; les enfants de l'école (s'ils prennent part); les chantres; le curé (vêtu du surplis, de l'étole et de la chape noire pour une personne âgée de plus de sept ans, sans la chape pour un enfant); à droite et à gauche du curé marchent deux servants, dont l'un porte le bénitier et l'autre l'encensoir; le cercueil; les parents précédant les amis et connaisssances; les parentes suivies d'autres femmes.

Chez les protestants, un culte et une prière ont lieu dans la maison mortuaire, quelquesois en plein air, à l'église si la participation est très grande. Le pasteur rappelle les principaux événements de la vie du désunt. Pendant ce temps, la bière a été préparée devant la maison. Le cortège se range. Sa composition est celle-ci: cercueil en tête, parents, amis, d'abord les hommes, puis les semmes. Aux Ormonts, les filleuls conduisent à tour de rôle le cheval du corbillard, puis, arrivés au cimetière, portent le cercueil. Les semmes s'abstiennent de plus en plus de « suivre ». Dans la ville de Genève, cela leur suit désendu en 1664 (Recueil des Arrêts du Magnisque Conseil, t. V). Neuchâtel suivit en 1699; mais à la campagne la coutume survécut.

L'enterrement a ordinairement lieu le surlendemain du décès, dans les trois fois 24 heures. En été ou dans un cas de maladie contagieuse, il peut être hâté. A la campagne, on enterre de préférence le matin; si c'est un dimanche, l'aprèsmidi.

Il n'est pas de bon ton de se montrer sur le passage d'un convoi funèbre; dans beaucoup d'endroits on a encore l'habitude de fermer les volets et les maisons. Il faut y voir probablement un reste inconscient de paganisme (voir van Gennep, op. cit. p. 207, Samter, Geburt, Hochzeit, Tod, p. 28). Dans les villes, au contraire, les curieux font la haie.

9. Sonnerie de cloches. Nous avons décrit sous mort,

Encycl. 5 la sonnerie de l'agonie. On sonne encore plusieurs fois jusqu'à ce que le corps soit rendu à la terre. En pays protestant, il n'y a pas ou peu de sonnerie. Certaines contrées ont tenu à conserver aux cloches une partie de leur langage symbolique d'autrefois. Dans plusieurs endroits, on sonne pendant que le cortège funèbre se rend au cimetière; à Plagne (B) en outre, quand la fosse est creusée. En pays catholique, les cloches sont plus éloquentes. La sonnerie varie assez selon les lieux et selon les cloches que la paroisse possède. On sonne ou peut sonner le lendemain du décès, le matin (sonnerie de la mort, trois « couplets » avec les trois cloches, précédés ou suivis de tintements avec l'une d'elles, selon que c'est un homme, une femme ou un enfant), en commençant ou en achevant de creuser la tombe, la veille de l'enterrement, pendant celui-ci, au moment où le prêtre quitte l'église, où il fait la « levée du corps », avant et pendant le cortège, au moment où l'on chante à l'église le Libera me, lorsqu'on quitte l'église pour s'approcher de la fosse.

10. Au cimetière et à l'église. Les protestants se rendent généralement directement au cimetière, où a lieu un deuxième culte plus bref qu'à la maison, une prière et, selon les lieux et circonstances, une allocution. Après que le fossoyeur (ou un parent) a jeté les trois premières pelletées de terre dans la tombe, le pasteur prononce la bénédiction. Anciennement, il y avait encore le « remerciement » aux assistants, dit par un membre de la famille (Vd). « Dans les enterrements, écrit le doyen Bridel à propos des Ormonnens, il y a toujours quelque parent ou ami qui fait devant la fosse une petite oraison funèbre... et qui les (les assistants) remercie de l'amitié qu'ils ont portée au défunt » (Coup d'ail sur les Alpes du canton de Vaud, Cons. VI, p. 288). Dans quelques villages, on va d'abord au cimetière, puis à l'église, où se font l'oraison et la prière. Les catholiques entrent à l'église, à moins qu'on ne s'arrête d'abord devant elle pour procéder à la cérémonie de la « levée du corps ». A l'église, la messe est accompagnée de l'office

des morts. La liturgie varie quelque peu de canton à canton. Nous faisons suivre deux descriptions, pour en donner une idée. Environs de Romont (F): le cercueil est placé au chœur, sur un soubassement, et les cierges portés par les parents sont disposés, allumés, sur six guéridons autour de la bière (ils deviennent la propriété du curé ou de l'église). On chante le requiem (Obit) et le Libera me. Ensuite le cercueil est porté au cimetière où se font les dernières prières liturgiques. Le curé jette la première (ou les trois premières) pelletées. La tombe est aspergée d'eau bénite. Pas de discours. — District de Delémont: le cercueil est déposé à l'entrée du chœur et les assistants prennent place dans les bancs, les proches parents en avant; le curé chante l'office des morts et la messe pour le défunt. La messe finie, on chante auprès du cadavre le Libera me; puis le cortège se forme de nouveau pour se rendre au cimetière, où l'inhumation se fait avec les prières prescrites par le Rituel. Si l'enterrement a lieu l'après-midi, la messe est remplacée par le chant des vêpres des morts.

Aussitôt que les participants se retirent, la tombe est remplie par le fossoyeur et ses aides, ailleurs par les porteurs. A la sortie du cimetière (ou en revenant à la maison mortuaire) a lieu dans les cantons protestants, aussi chez les catholiques genevois, la cérémonie de l'honneur, qui consiste à défiler devant les membres de la famille du défunt, avec ou sans poignées de main. La coutume est en train de se perdre. Les femmes n'y prennent pas part. A Neuchâtel, c'est au domicile du défunt que les parents, réunis dans une chambre, reçoivent la poignée de main des assistants, avant le départ du convoi, à moins que la lettre de faire part n'avise qu'« on ne touchera pas. »

11. Costume de deuil. Le brassard d'étoffe noire que les hommes portent au bras gauche, le ruban noir autour du chapeau, le voile long dont se couvrent les femmes ont été introduits il n'y a pas longtemps. Autrefois les femmes portaient une espèce de mantille noire, restée traditionnelle dans cer-

taines parties de Fribourg et du Valais. Les hommes avaient à leurs chapeaux (le haut de forme était de rigueur) un long crêpe dont les deux bouts pendaient sur le dos. Cela s'appelait le manti (manteau), nom qui rappelle une coutume encore plus



ancienne: c'était un véritable manteau de toile noire et légère qu'on mettait sur ses habits. Nous supposons que c'était une réminiscence de l'habit de pénitent (blanc ou d'autre couleur) que portaient lors des funérailles les membres des confréries à l'époque catholique. Dans plusieurs vallées valaisannes, les porteurs du cercueil ou même les membres de la famille revêtent encore cette « robe de fraternité » ou abè. Dans le canton de Vaud (première moitié du XIX^{me} siècle), on mettait le long

crêpe aussi pour aller annoncer le décès chez le pasteur et pour commander la fosse (Vallée de Joux). D'anciens règlements du XVIIIme siècle prescrivaient combien de temps ce crêpe devait être porté selon le degré de parenté du défunt (Musée neuch. 1896, p. 47). A Evolène, les hommes ne se rasent pas pendant quelque temps, en signe de deuil. Dans cette vallée, comme dans celle d'Anniviers, les femmes portent, pour un grand deuil, la barbette (coutume autrefois plus répandue), c'est-à-dire une longue bande de toile blanche, attachée autour du cou et flottant jusqu'aux pieds ou fixée à la robe-Le temps pendant lequel cela devait se faire était prescrit (trois semaines pour père et mère); maintenant cela a lieu à l'enterrement et en allant à l'offrande. Fischer, Die Hunnen, p. 371 ss., qui décrit tout au long un ensevelissement auquel il a assisté dans l'Anniviers, parle encore d'un linge blanc que les hommes et les femmes mettent sur la tête. Le noir et le blanc sont ainsi les couleurs du deuil. Bridel a encore vu un « couvre-chef blanc » chez les femmes qui assistaient à l'enterrement (op. cit.). Dans plusieurs localités de la Gruyère, les hommes portaient naguère un pantalon blanc (gilet et redingote noirs) à l'enterrement d'un célibataire. Comp. le tablier blanc que mettent les filles en accompagnant le cercueil d'une célibataire dans le Prättigau (Arch. s. d. trad. pop. 1, p. 46) 1. Dans le Vully, on rencontre encore des enfants auxquels on attache un tablier noir aux épaules, souvenir de l'ancien manti. Dans le Jura bernois, les femmes mettaient autrefois un mouchoir de tête blanc (ou bleu), nommé bouèyat', doubya, voir ces mots, comme le portent encore les femmes anabaptistes. Plus tard, elles endossaient les bagnolets, sorte d'énorme capuce ronde avec mantille.

On observait le grand deuil (pour mari ou femme, père ou mère, enfants) pendant un an et six semaines, le demi-deuil

¹ Voir aussi Rochholz, Die Leidfarbe Weiss, dans le volume mentionné plus haut, p. 133 ss.

(étoffes grises ou autres couleurs sombres) une seconde année. Le petit deuil (pour d'autres parents) durait trois à six mois. Actuellement toutes ces usances tendent à devenir moins rigoureuses.

12. Il y a une cinquantaine d'années régnait encore, presque indiscutée, la coutume de grands repas d'enterrement, auxquels prenaient part tous ceux qui assistaient aux cérémonies funèbres. On improvisait de longues tables dans la grange ou ailleurs, afin de pouvoir placer tout ce monde. Rien n'était épargné, on mangeait force bouillis et rôtis et le bon vin vieux pétillait dans les verres, comme le décrit Schiner dans sa Description du Dép. du Simplon (1812; voir aussi Mario, Génie des Alpes val., p. 149). Les paysans mettaient de côté une bonne pièce de fromage et surtout un tonneau de vin, afin que rien ne manquât à leur fête, car c'est ainsi que ces repas, y compris les funérailles, se nommaient dans les Alpes vaudoises et dans le Bas-Valais. On les appelait aussi dîner ou goûter d'enterrement, dèdzon-non, non-n, tranto (B Malleray) et satāmo (nom qui signifie proprement septième et a désigné à l'origine la fin d'une série d'offices liturgiques, voir J. Jeanjaquet, Bull. du Gloss. V, p. 47, et ci-dessous nº 14). On disait même baire lo co, « boire le cadavre » (Bridel). Ces véritables banquets avaient lieu avant le convoi funèbre, ce qui était particulièrement choquant, ou au retour du cimetière. Après avoir commencé avec dignité, ils dégénéraient facilement en beuveries et en festins pantagruéliques. Nous lisons dans l'Agace la phrase: lous autre iadzo on molave sous queuté por alà is enterrèmen, autrefois on aiguisait ses couteaux pour aller aux enterrements (nº 20, p. 3). En 1678, un communier de Travers convia jusqu'à 112 personnes à un repas funéraire (J. de Sandoz Travers, Notice hist., p. 75). Mais ces repas étaient surtout onéreux, et un de nos correspondants affirme connaître des familles qui ont été plusieurs années avant de pouvoir se libérer de la dette contractée à une telle occasion. Aussi les autorités ont-elles trouvé bon

d'intervenir. M. Isabel cite pour Vaud des mandats du Conseil de Berne de 1706, 1747, 1767. (Vieux usages, Arch. s. d. trad. pop. XVI, p. 86, où l'on peut lire une description détaillée de ces repas). Dans les Registres du Conseil de Genève, nous trouvons sous le 25 nov. 1699: « A été dit qu'il seroit à propos... de faire un Reglement qui defende les repas que l'on a accoutumé de faire parmi les dits sujets dans les maisons des defunts au retour de leurs ensevelissemens ce qui constitue leurs enfans ou parens dans une depense considerable... ». Bridel mentionne (sous baire) un arrêt du Conseil de Neuchâtel de 1616. En Valais, les abus furent interdits par un règlement de police, de 1889 (Jegerlehner, Das Val d'Anniviers, p. 144); mais on nous cite une dame de Champéry, qui avait été mise à l'amende déjà vers 1860. Dans le canton de Fribourg, le clergé a fait une campagne ardente afin d'obtenir qu'on n'invitât plus que les proches parents venus d'autres villages. Grâce à ces efforts, ces repas sont aujourd'hui abolis presque partout.

M. Isabel (op. cit., p. 86) en ramène l'origine à la cæna feralis des Romains. C'est possible; mais les grandes distances que les parents ont souvent à parcourir pour se rendre au lieu d'enterrement, mettent la famille du défunt dans l'obligation de restaurer leurs forces; un petit repas est inévitable; on tient aussi à récompenser les porteurs, fossoyeurs, chantres, etc. de leur peine. Ainsi la coutume d'un repas à grandes proportions peut naître spontanément en tout temps et en tout lieu. Inutile de dire que de petites collations se pratiquent encore. Surtout en revenant du cimetière, on sert du pain et du fromage, arrosés de vin, des petits pains (Ormonts), de la pâtisserie (Genève). Le soir, les dames sont invitées à un café (Vd). On se réunit soit dans la maison mortuaire, soit à l'auberge.

Dans certains endroits, l'abolition des grands repas s'est opérée graduellement. A Bagnes, ils ont été restreints aux cas de décès d'un célibataire fortuné. On a, pendant quelque temps, versé dans la caisse des pauvres une part de la somme qui aurait servi à festoyer. Puis on a renoncé à tout. Dans le

canton de Fribourg, un repas réunissait les membres de la famille le premier dimanche après l'enterrement. Dans l'Anniviers, tout le cortège se rassemble encore dans la maison de Commune, après l'enterrement; on sert pain, fromage et vin, « le tout à satiété ». C'est à cette occasion que sont tranchées, en plein conseil des « hommes de serment », toutes les difficultés d'héritage (voir Fischer, op. cit., p. 377; cet auteur mentionne des détails concernant ces repas que nous ne pouvons pas tous relever; fidèle à sa thèse, que la critique s'est empressée de réfuter, il met toutes ces coutumes d'enterrement en rapport avec l'apparition des Huns en Valais).

- 13. Si c'est un progrès réel d'avoir renoncé aux festins d'enterrement, on ne peut pas en dire autant de l'abolition des distributions officielles de vivres et de vêtements aux pauvres (la don na; binfé, « bienfait » est le nom de l'exécution d'un pareil vœu exprimé par le défunt) (V et F). Les anciens cortèges funèbres étaient souvent, dans le Jura bernois, précédés d'une femme qui portait, avec une chandelle allumée, une ou deux miches de pain, symbole de la distribution qui se pratiquait ensuite et qui atteignait le total d'une fournée ou davantage. A Bagnes s'est conservé le souvenir d'une distribution de neuf chaudières de soupe de fèves et d'orge à l'occasion de l'inhumation d'un curé. Sur l'usage de donner des fèves, cf. Courthion dans Arch. s. d. trad. pop. V. p. 48. On invitait autrefois les indigents à manger les reliefs des repas d'enterrement. On leur donnait aussi de l'argent. Actuellement, on rémunère en espèces ou en vêtements surtout les veilleurs, où il y en a encore, les porteurs ou fossoyeurs, ceux qui ont fait la toilette du mort. Les enfants qui ont porté la croix dans le cortège sont invités plusieurs dimanches à dîner dans la famille du défunt (F), privilège que reçoit aussi occasionnellement un pauvre de la commune. Pour le reste, tout est laissé maintenant à la charité personnelle. Il est juste d'observer aussi que la mendicité a énormément diminué.
 - 14. Les catholiques ont coutume de répéter l'office des

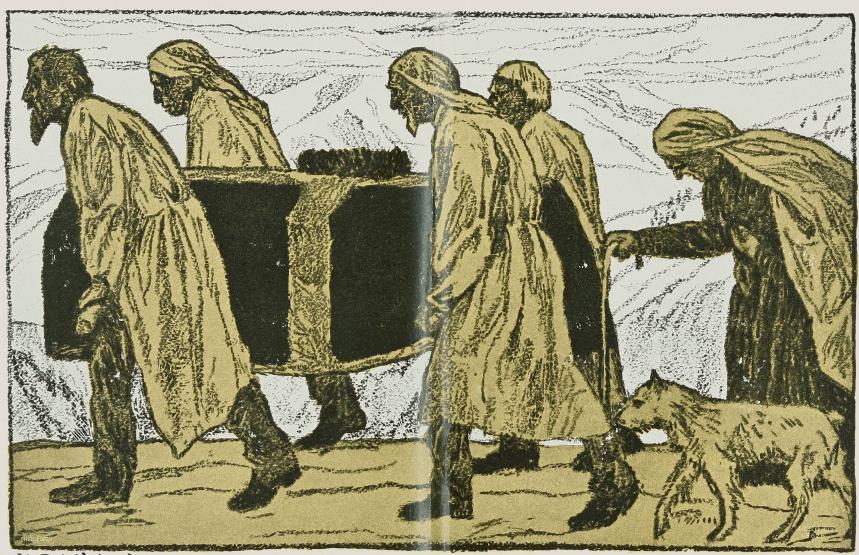
morts le 7me, le 30me et le 365me jour après le décès. La dernière cérémonie s'appelle généralement la « messe du bout de l'an » (fornaite, de forni, finir, V), celle du 7me satamo ou « les 7 jours ». Celle du 30me est un peu tombée en désuétude. Le satamo est souvent célébré dès le lendemain de l'enterrement ou un des jours suivants. Dans certaines paroisses du Jura bernois, on ajoute un office le 3me jour après l'inhumation; dans d'autres on dit simplement trois messes pendant les premiers jours, ou on fait dire une messe par trois prêtres, mais sans supprimer l'anniversaire. A Bagnes, le curé dit tous les matins, pendant une semaine après l'enterrement, les répons, auxquels assiste un parent avec un cierge allumé. Cela se continue tous les dimanches de l'année et s'appelle « porter la chandelle ». En d'autres endroits valaisans, le port de la chandelle n'est que mensuel, ou inconnu. Dans le canton de Genève, une messe des morts est célébrée le lendemain des u nérailles; une femme parente ou payée à cet effet y assiste en tenant un grand cierge allumé, appelé luminaire. Cela peut se répéter pendant un an. La messe d'anniversaire est nommée anivarselå.

15. Divers. En Valais s'est un peu conservée l'habitude de payer le curé en nature (pain, bougies); il recevait autrefois une mesure de froment. A Bagnes, à la première offrande, une parente apporte une nappe. L'abbé Daucourt a publié dans le Folk-Lore Suisse, III, p. 41, une charge contre le casuel des prêtres. Voir une parodie des Vêpres des morts dans L. Courthion, Veillées des Mayens, p. 205, des cancans d'enterrement (femme qui s'extasie sur les meubles, etc., dans la maison mortuaire) dans l'Agace, n° 38. En pays catholique, les morts-nés et suicidés sont généralement enterrés sans cérémonies, quelquefois dans une partie spéciale du cimetière Mario, op. cit., p. 198, rapporte la coutume anniviarde de creuser quelques tombes à l'avance, à l'approche de grandes gelées qui durcissent la terre, ce qui rend possible qu'un fossoyeur prépare sa propre fosse. A Bagnes, on servait autrefois

de la soupe aux pois et du lard aux veilleurs; dans les Franches-Montagnes on cuit du riz pour les repas d'enterrements. De Chambrier, Mairie de Neuchâtel, p. 450-452, rappelle les contestations qui avaient lieu anciennement sur le rang à occuper dans le convoi funèbre; sur l'affluence de visites de condoléances telle que le magistrat dut y mettre un frein en 1710. Le pasteur faisait son oraison au retour du cimetière, devant la maison mortuaire. On trouve une vieille ordonnance (de 1776) sur les deuils, dans le Musée neuch. 1896, p. 45; un règlement de 1810 pour les enterrements à Neuchâtel, ib. 1897, p. 48. Ce qui concerne le soin des tombes sera indiqué sous cimetière.

L. GAUCHAT.

. 4. d



H.B. Wipland.

Enterrement en Valais. Lithographie de H. B. Wieland.

. I... ⊕